

## L'hospitalité, forme d'engagement social

On assiste depuis quelques années à l'écllosion de formes nouvelles d'engagement social : des personnes accueillent chez elles, ou vivent sous le même toit que d'autres, en difficulté. C'est surtout dans la mouvance chrétienne que ces formes d'engagement sont nées ou se développent (je dis cela non pour faire un cocorico chrétien, mais c'est une manière de reconnaître quelque chose qui nous est donné ; on peut y voir le signe qu'il y a toujours, dans et autour de l'Église, une étonnante capacité d'initiative). On a vu ainsi naître en 2006 l'*Association pour l'Amitié* (colocations entre personnes autrefois à la rue et personnes bien insérées ; 16 colocations à Paris et aux alentours, 150 personnes), la même année, *Simon de Cyrène* (qui rassemble des personnes handicapées suite à un accident, et d'autres, sans ce genre de handicap : 90 personnes, en plusieurs lieux) ; à partir de 2008, l'opération *Hiver Solidaire* dans le diocèse de Paris (qui s'est répandue ensuite ailleurs)<sup>1</sup> en 2009, le projet *Welcome* (des personnes accueillent chez elles des demandeurs d'asile ; né à l'initiative de JRS ; il concerne aujourd'hui 30 villes en France), *Valgiros* (2010, 1 lieu d'accueil d'une capacité de 32 personnes), *Lazare* (un peu comme l'APA, mais en province ; né en 2011 ; 7 maisons dans 7 villes différentes), *Marthe et Marie* (rassemble des femmes enceintes en difficulté, et d'autres jeunes femmes ; 2011 ; 3 appartements de 8 chambres à Paris, Lyon et Nantes). A cela on pourrait ajouter des formes de convivances liées à la différence de générations (*Ensemble 2 générations*, créé en 2006)<sup>2</sup>, etc. Ce qui est étonnant c'est que tout cela naît en l'espace de quelques années, comme s'il y avait là une forme nouvelle d'agir qui s'affirmait. Il est probable que cela correspond à des évolutions profondes de nos manières de voir, qui parfois cristallisent en des moments relativement resserrés (on pourrait faire le parallèle avec l'écllosion des communautés charismatiques en France, au début des années 70). Ici, je précise aussitôt qu'il y avait cependant des antécédents à cette forme nouvelle : j'en cite trois : l'accueil dans des familles, pour un temps de vacances, d'enfants touchés par la pauvreté (organisé par le *Secours Catholique*) ; *A bras ouverts* (organisation de vacances avec des enfants handicapés ; existe depuis plus de 25 ans) ; et puis bien sûr, *L'Arche* de Jean Vanier (née en 1964). Certains lieux dont j'ai parlé se réfèrent d'ailleurs tout à fait explicitement à cette dernière expérience.

Les sociologues (voir Jacques Ion<sup>3</sup>) nous diront probablement qu'il s'agit là d'une figure nouvelle d'engagement social, assez différente de celles auxquelles nous étions habitués (par exemple celle des années 60-70) : l'hospitalité militante – appelons-la ainsi – serait moins marquée par des grands idéaux de transformation des règles du jeu, plus pragmatique, très impliquante (car on partage sa vie avec d'autres), très attentive à l'expérience que l'engagement rend possible, notamment l'expérience relationnelle. Pour le dire de manière sans doute caricaturale, on se refuse à une vision de l'engagement qui séparerait trop la réalité extérieure à transformer d'une expérience personnelle qui, elle aussi doit être transformée par ce qui est visé. Le monde et le sujet ne peuvent qu'être tous deux travaillés ensemble – même si c'est sous des modalités très différentes – par les changements espérés. Je ne fais ici que mentionner au passage ce trait qui à lui seul, mériterait qu'on s'y arrête longuement.

Ce que je vous propose, c'est de regarder le phénomène de l'hospitalité à partir de cet angle

- 
- 1 Née en 2008 dans le diocèse de Paris – en 2016, 24 paroisses – puis répandue plus largement : actuellement 125 paroisses (vérifier) y participent en France. « Hiver Solidaire c'est l'accueil de personnes de la rue pendant l'hiver, "comme en famille" (groupes de 3 à 5), pour construire une relation dans la durée. Les fruits : Si l'accueil fraternel est une étape possible sur un chemin de socialisation, les uns et les autres apprennent surtout à transformer leur regard, et à créer, dans le quartier, un véritable maillage d'amitié. » (extrait du site du diocèse de Paris)
  - 2 Autre exemple : l'ancien Carmel de Condom (Gers) : c'est un Epad qui en même temps accueille des personnes auparavant à la rue ; et cette structure originale reçoit des pèlerins qui font la route de St Jacques de Compostel. Fondation : 2010.
  - 3 Jacques Ion, *La fin des militants ?* Paris, L'Atelier, 1997, ainsi que *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société », 2012.

de vue. Qu'apprenons-nous à son sujet, lorsqu'on écoute des personnes qui font cette expérience-là ? En quoi consiste au juste cette forme d'hospitalité ? Quels fruits peut-on en attendre ? Comment ça marche (quelles sont les conditions pour que cela fonctionne bien) ? Quel effet social et politique cela peut-il avoir ? Et enfin, qu'est-ce que ça nous permettrait d'apprendre du phénomène toujours délicat de la vie ensemble ? Voilà les questions que je vous propose de suivre durant cet exposé.

Pour réfléchir à tout cela, je suis allé interviewer des personnes<sup>4</sup> (six en tout, cinq bénévoles et d'une personne accueillie<sup>5</sup>), qui sont passées par un de ces lieux (j'ai privilégié l'APA et Valgiros, deux expériences voisines, un peu complémentaires dans leur esprit, et qui me semblent très représentatives de cette « hospitalité militante » que je viens de présenter). Et je m'appuierai sur leurs propos.

Par rapport aux autres contributions sur la question de l'hospitalité qu'on trouvera dans ce recueil, je mentionne ici trois spécificités :

- l'accueil ici, ne concerne pas d'abord des étrangers, mais des personnes qui ont été à la rue
- il s'agit d'une hospitalité – réciproque, je crois – qui se vit dans la durée. C'est tout autre chose, il me semble, que l'accueil d'un hôte pour quelques heures ou quelques jours.
- Enfin, j'ai choisi de travailler d'abord à partir de ce que des personnes ont raconté de leur expérience.

Pour terminer, un mot sur la perspective qui est ici la mienne : il me semble que de telles initiatives esquissent une contribution possible aujourd'hui, de la part d'acteurs marqués par la tradition chrétienne, aux défis du vivre ensemble et de l'agir ensemble. Or ces deux questions suscitent aujourd'hui chez nous beaucoup de désarroi. L'impression domine souvent ici en France (et aussi en Europe) que les liens sociaux se fragilisent, que nous sommes plus exposés à la précarité, moins protégés contre la violence<sup>6</sup>. Cela, à tort ou à raison : ce sont des points très difficiles à mesurer et la part de l'imaginaire dans ces domaines est grande. Quoi qu'il en soit, une augmentation du sentiment d'insécurité est perceptible, qui s'accompagne d'une perte de confiance vis-à-vis des autorités et des formes élaborées pour vivre les diversités et les conflits dans une certaine concorde (ce en quoi consiste, il me semble, le projet démocrate). En corollaire, on assiste à une montée des discours ou postures extrémistes (en politique comme dans le domaine religieux) ou cyniques voire nihilistes (si Trump s'est montré capable de séduire autant, c'est que ces fibres en nous sont prêtes à vibrer). Dans ce contexte, de quoi l'Église peut-elle – doit-elle – être le signe<sup>7</sup> ? Mon hypothèse est que ces « militances hospitalières » indiquent une manière possible de prendre position dans l'espace public sur un mode qui est à la fois provocateur, invitant et modeste. Une façon donc, de s'adresser à nos contemporains qui soit parlante sans être donneuse de leçon ; cela me semble particulièrement intéressant et prometteur.

Après avoir brièvement décrit les deux initiatives sur lesquelles je vais plus focaliser l'attention, je vous proposerai d'essayer de comprendre le type d'expérience que cela représente pour ceux qui la vivent, en commentant des extraits d'interviews. Je pense que cela devrait nous donner quelques éléments pour poursuivre la réflexion sur l'hospitalité (c'est ce que je proposerai

---

4 On ne doit pas attribuer à cette exploration plus de valeur que celle d'une « pré-enquête », c'est-à-dire une série de sondages qui visent à élaborer des hypothèses. Il faudrait beaucoup plus travailler pour avancer des propos plus fermes.

5 Plus une septième qui a réagi à une première version de ce texte : ancien bénévole à Valgiros, Pierre Depardieu a le projet d'un travail de recherche sur ces hospitalités militantes (je ne sais s'il endosserait cette terminologie). Merci beaucoup à lui pour son aide.

J'ai modifié les noms des personnes interrogées, sauf dans le cas où elles m'ont demandé de ne pas le faire.

6 Voir par exemple à ce sujet la réflexion de Zigmunt Bauman dans *Le présent liquide, peurs sociales et obsession sécuritaire*, Le Seuil, Paris, 2007.

7 C'est aussi la réflexion du conseil permanent de la conférence des évêques de France : *Dans un monde qui change, retrouver le sens du politique*, Bayard, Cerf, Mame, Paris, 2016.

dans un 2e temps). Enfin (3e temps), on reviendra sur la question que je viens de signaler : comment cela peut-il faire signe dans la société française ?

## 1- L'Association Pour l'Amitié<sup>8</sup> (APA) et Valgiros : nouvelle forme de lutte contre l'exclusion ?

L'intuition sous-jacente à ces deux initiatives pourrait se formuler ainsi : puisque le phénomène de marginalisation sociale consiste en rupture de liens sociaux<sup>9</sup>, on devrait pouvoir lutter contre en créant de nouveaux liens. Cette perspective se distingue des dispositifs sociaux qui le plus souvent, cherchent avant tout à remobiliser le sujet à partir de ses besoins ou aspirations, en l'incitant par exemple à élaborer un projet. On table donc d'abord, dans cette perspective, sur le sujet, dont les capacités sont supposée être endormies ou en panne. Mais si la personne est seule pour affronter ces défis et si elle doit en plus faire face chaque jour à des problèmes gigantesques et immédiats (des problèmes de survie, comme quand on est à la rue), il y a en réalité très peu de chance pour qu'elle trouve en elle l'énergie suffisante pour à la fois faire face à ces urgences et en même temps se projeter dans le moyen terme. Les initiatives comme l'APA ou Valgiros misent d'abord sur la constitution d'un environnement relationnel autour des personnes en difficulté en faisant le pari que c'est sinon un préalable pour se relever, du moins une aide très précieuse, notamment pour traverser les moments plus difficiles. Bref, ils touchent une zone laissée dans l'ombre par les dispositifs sociaux classiques.

Cela étant dit, il y a, dans ces projets, plus que ce que je viens de mentionner. Voici par exemple comment l'APA se présente sur son site internet :

« Nous souhaitons créer des relations de réciprocité, qui permettent à toute personne accueillie de se révéler et de partager ses talents. Nous voulons apprendre, peu à peu, à nous aimer les uns les autres<sup>10</sup>. »

Deux éléments s'ajoutent à ceux que j'ai signalés :

- Tout d'abord, les relations sont réciproques. Les transformations qui s'opèrent vont donc concerner tout le monde. Ce ne sont pas seulement les personnes en difficulté qui seront bénéficiaires, mais aussi les autres.
- 2e élément nouveau : il est question ici d'amour. Les liens dont il est question ne sont pas uniquement des « liens sociaux » (c'est-à-dire des relations qui nous mettent en interaction à partir de prestations à effectuer ou de rôles à tenir, et sur lesquelles on doit pouvoir s'expliquer publiquement), il s'agit aussi d'amour. Le nom même de l'association, *Association pour l'Amitié*, va aussi en ce sens. Sa visée n'est pas d'établir des rapports utilitaires ou fonctionnelles (pour faire bref), elle cherche la rencontre de l'autre pour lui-même. Le pari étant que l'on a aussi besoin de ce type de liens – on a même peut-être *d'abord* besoin de ce type de liens – pour naître et tracer un chemin, et « partager ses talents » comme c'est dit dans la phrase citée.

Voilà pour le projet et son esprit.

Pratiquement ça revient à quoi ? Vivre ensemble sous un même toit, dans de petites unités (une petite dizaine de personnes, davantage pour Valgiros) ; il y a un repas communautaire par semaine auquel tout le monde s'engage à participer ; de même chacun contribue aux différents services domestiques (ménage, courses, cuisine, etc.). Avant de rejoindre une colocation, il y a plusieurs entretiens (avec d'autres membres de l'APA que ceux de la maison où ils seront), et un

---

8 Pour une présentation du projet de l'APA, on peut se référer au « livret du coloc » où l'on trouve également un texte énonçant les valeurs de l'association, la charte de l'APA, le règlement intérieur des maisons, la description de l'organisation de l'association, ainsi qu'un certain nombre de points pratiques.

9 Certains ont parlé de déliaison pour parler du phénomène de marginalisation sociale (par exemple Robert Castel dans *Les métamorphoses de la question sociale – Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995). On pourrait bien sûr faire remarquer que les personnes à la rue ne sont pas sans relations, mais en tout cas, on peut dire qu'elles « ne passent plus contrat » ou ne sont plus considérées comme des partenaires crédibles pour mener des projets.

10 <http://associationpourlamitie.com/nous-rejoindre/> page consultée le 8 sept 2016.

contrat est passé (avec notamment un engagement d'une durée minimale d'un an). Deux interdictions : la consommation d'alcool dans la maison et la violence. A l'APA, il y a un responsable de maison, qui joue un rôle important d'attention aux personnes et de régulation des relations. Les bénévoles de l'APA s'engagent à un temps de prière quotidien ensemble le matin (les laudes), exigence qu'on ne trouve pas à Valgiros qui, dès lors, peut aussi accueillir des bénévoles non croyants. Pour les personnes qui ont été sans domicile, il y a, avant leur arrivée à l'APA ou Valgiros, un travail en amont et, durant leur séjour, un accompagnement social est prévu avec des professionnels.

Dans les deux cas, on essaie de ne pas surcharger de contraintes ; l'essentiel des obligations est concentré sur ce qui permet de vivre ensemble. Cela revient à créer un cadre dans lequel on ne peut pas disparaître aux yeux des autres, chacun est en quelque sorte obligé de faire avec les autres, et tous avec chacun<sup>11</sup>. J'ajoute aussitôt que chacun reste cependant libre de montrer aux autres ce qu'il veut de ce qu'il est ; ce qui veut dire qu'on accepte par exemple de très longs silences de la part de certains colocataires (on n'est pas obligé d'entrer dans un jeu où chacun devrait être d'emblée tout à fait chaleureux et sympathique avec les autres). Comme le dit Guy, un ancien de l'APA : « on vit de façon semi-communautaire ; il y a une partie privée et une partie communautaire : entretien du logement, nourriture, discussions ».

Entre les membres d'une même colocation, il y aura donc d'énormes différences d'âge, d'histoire, de milieu social, de sensibilité religieuse, chacun en est conscient. Si l'un des membres de la colocation pose de graves problèmes qui rendent très difficile la vie avec lui (par ex. à cause d'addictions, de troubles psychiatriques ou de l'impossibilité à contrôler sa violence) alors on cherche une solution (on peut par ex. changer de colocation). Le règlement de l'APA prévient que « le non-respect du règlement peut entraîner une fin de séjour<sup>12</sup> ». Mais les associations essaient, autant que faire se peut, de ne pas laisser tomber quelqu'un : on tâchera de lui trouver une porte de sortie pour qu'il continue un chemin, tout en cherchant à garder le contact avec lui/elle.

Qu'est-ce que tout cela produit chez ceux qui y vivent ? Comment en parlent-ils ? Essayons d'approcher de plus près leur expérience.

## **2- Ce que les personnes interrogées disent de cette expérience**

### **a) Les effets d'un climat de bienveillance**

D'abord, ils la décrivent comme quelque chose d'assez simple. Ni compliquée, ni héroïque. Quelque chose, en somme, à la portée de beaucoup. La seule chose demandée, finalement, c'est une disposition à la bienveillance ; on pourrait dire, une suspension du jugement, tant qu'on n'a pas compris ce que l'autre dit ou bien ce qu'il exprime par ses réactions.

Voici ce qu'en dit Baudoin :

« C'est un lieu où chacun peut apprendre à être lui-même. On essaie de créer un climat de bienveillance, d'écoute, d'ouverture qui fait que l'on peut se dévoiler (...). Chacun avancera à son rythme. On voit des personnes qui petit à petit se disent plus facilement, pour qui c'est plus naturel ».

Cette bienveillance est une attitude qui nous aide tous, bien entendu à entrer en relation ; mais il est tout à fait possible que la présence de personnes que l'on sait plus fragiles, incite fortement à nous y ramener. Pourquoi ? On pourrait dire : parce qu'on fait plus attention ; on n'oublie pas de faire attention, alors qu'on peut oublier quand on a affaire à des personnes bien portantes.

Ici, un deuxième trait apparaît chez la plupart ; c'est que cette colocation est également un

---

11 En ce sens, je relève dans le règlement intérieur de l'APA : la participation à la soirée de coloc hebdomadaire, la contribution aux services pour les besoins de la maison, le fait qu'il n'y ait ni télévision ni lave vaisselle dans les appartements, afin de favoriser la communication et la rencontre (cf. Règlement intérieur, Livret du coloc 2015-2016, p. 10-14.

12 Livret du coloc 2015-2016, p 14.

espace de liberté. Je ne m'attendais pas à entendre cela en les interrogeant, mais voilà par exemple ce que dit Baudouin – encore – lorsqu'il répond à ma question : « comment comprendrais-tu le fait que tu te sois senti très vite chez toi à l'APA ? » :

« C'est les personnes. C'est cette impression bien réelle de liberté. En fait, on donne vraiment ce qu'on veut, ce qu'on sent... et en même temps, cette dynamique de vie collective ; et le temps passé avec des personnes qui ont beaucoup de spontanéité, qui disent les choses directement, où les choses sont à la fois simples et vont parfois assez vite à l'essentiel ».

La liberté dont il est question, me semble-t-il, c'est d'abord la liberté de parler, de se livrer, pourrait-on dire. On peut y voir un effet direct du climat de bienveillance dont il était question à l'instant : chacun peut être lui-même, parce que les regards ne sont pas jugeants ni les attentes écrasantes. Mais, dans les propos de Baudouin, un deuxième facteur entre en jeu : les colocataires sont des « personnes qui ont beaucoup de spontanéité », sans doute aussi du fait de l'expérience de la galère. Avec elles, comme le dit Baudouin, on va assez vite à l'essentiel. Une autre bienveillante, Pascale, de Valgiros, évoluant dans des milieux littéraires, disait également, avec un brin d'humour : on peut laisser notre kalachnikov au vestiaire, parce qu'avec ces personnes, on n'est pas dans des rapports de comparaison ou de rivalité.

En même temps, ces relations qui permettent à chacun de se risquer aux autres, ont aussi un caractère éprouvant. La même bienveillante de Valgiros le formulait ainsi :

« Il y a un petit peu un mensonge à dire : "on habite sous le même toit, on est dans les mêmes choses, comme si l'on était les mêmes", car on n'est quand même pas les mêmes, même s'il y a une entente – c'est cela qui est terrible –, même s'il y a une vraie amitié, on n'est quand même pas... voilà... Et ça c'est un peu... »

L'apparition des points de suspension vers la fin du paragraphe indique un certain embarras. Ce qui est certain, c'est que, bien que vivant sous le même toit, on n'est pas les mêmes. Et ici je crois qu'il faut l'entendre au sens fort : un abîme, souvent, nous sépare. Une différence si grande qu'on ne trouve pas de mots pour en parler. Et cet abîme, l'amitié ne le comble pas.

#### b) Un jeu d'appel et de liberté

Plusieurs personnes interrogées ont employé le terme « d'appropriation » pour parler des relations à l'intérieur de la colocation, en se référant parfois explicitement à l'épisode de la rencontre entre le renard et le petit prince, dans le livre de Saint-Exupéry<sup>13</sup>. Le terme dit bien, je trouve une attention à l'autre en même temps que le respect d'une certaine distance qui ne peut s'abolir de façon forcée. Il dit aussi que la relation est appréhendée dans une histoire qui va vers quelque chose d'heureux et de fort.

François dit cela d'une certaine manière aussi quand il déclare :

« Du côté des personnes accueillies, il y a parfois des fragilités psychologiques et affectives profondes que nous ne sommes pas à même de ne serait-ce que de déceler. Là, il y a un suivi psychologique et social. Et nous, on ne peut pas faire grand chose (...). Nous ce qu'on peut faire, c'est l'accueillir en bienveillance et lui dire "on sait que tu es en fragilité, tu nous le dis ; on est très heureux d'être en communauté avec toi et on t'accueille tel que tu es". Et rien que de dire cela, en fait, c'est ce qu'il veut entendre. Ce n'est pas beaucoup plus compliqué que cela. En fait, c'est traduire notre disponibilité en gestes, en paroles, en présence. Parfois je n'y arrive plus, mais d'autres alors prennent le relais. »

Je crois qu'on peut même prolonger ce que dit François en disant que la justesse de relation passe par le renoncement à guérir l'autre. Par le fait d'admettre qu'"on ne peut pas grand chose", et

---

<sup>13</sup> Une personne en revanche, a exprimé des réserves par rapport à cette métaphore, la trouvant déplacée (elle concerne le monde animal, et puis l'appropriation ne débouche pas – sauf dans *Le Petit prince* – sur une relation à parité).

de reporter l'effort essentiellement du côté de l'accueil, de la bienveillance. Benoît, un autre bénévole de l'APA, le raconte à partir de ce qu'il a découvert en arrivant dans la colocation :

« J'étais venu pour garder un contact avec la réalité, et j'étais venu pour servir. Et la première chose qui m'a marqué au bout de deux semaines, c'était l'impression de ne servir à rien. Et un jour, on a eu un temps de partage et j'ai osé leur dire, à ma coloc, et [rire] ça les a fait marrer. "Mais tu t'imaginais que tu allais servir à quoi ?" Des gens de 60 ans, qui sont passés par la rue, qui ont une expérience de la vie beaucoup plus... Peut-être que ce à quoi l'on sert, ponctuellement, c'est de maintenir un cadre qui soit agréable pour tous (nettoyage, gestion du frigo, etc...). ça suppose une petite discipline. Cette discipline c'est aussi une façon de se fréquenter, de ne pas vivre indifférents les uns par rapport aux autres ».

L'expression « servir à rien », dit de manière plus crue la même réalité : elle dit un renoncement, un peu difficile sans doute – peut-être s'agit-il en somme d'un deuil –, à transformer la réalité de l'autre, à avoir une influence sur celle-ci. Le seul service possible concerne le cadre de la vie en commun, autrement dit l'espace et les objets qui sont entre nous, et qui peuvent, selon la manière dont ils sont tenus, ordonnés, etc. porter et refléter plus ou moins fortement cet accueil de l'autre.

Cela dit, pour être tout à fait juste, la bienveillance envers chacun n'est pas non plus une manière de dire à l'autre : "tu es comme tu veux, ça nous est égal". Non, car je crois qu'il s'agit en réalité aussi d'un appel, un appel adressé à l'autre, comme pour lui dire : "tu peux être toi même, ici ; n'aie pas peur". Mais c'est un appel très subtil, car il ne doit faire entendre aucune injonction, mais au contraire, être placé entièrement sous le signe de la liberté de l'autre. Voici une petite anecdote rapportée par Armand (bénévole à Valgiros) qui dit cela très bien :

« Francis n'allait pas bien du tout et pour plusieurs raisons. Durant les six premiers mois où je commençais à Valgiros, il était tout le temps enfermé dans sa chambre. Je le voyais très peu. Je pourrais dire que ne le connaissais pas, en fait. Et puis un jour, il allait mieux, on est allé ensemble faire une course ; et il m'a dit : "je voulais vous remercier. Merci parce que depuis six mois, Philippe et toi, vous venez tous les soirs frapper à ma porte pour me demander si je vais venir manger". Pour lui, c'était un truc de dingue, le fait qu'il soit attendu. Ça je pense, c'est le projet de Valgiros, quand les gens finissent par comprendre qu'il sont attendus, qu'ils ont une vraie valeur. Ça fait écho pour moi à cette fameuse phrase : "tu as du prix à mes yeux et je t'aime". Pour moi, c'est vraiment de cet ordre là, même si l'on ne peut pas le dire comme ça. »

Il y a donc une manière de signifier à l'autre qu'il est attendu, non pour obtenir de lui tel ou tel résultat mais simplement, lui, tel qu'il est. Ici, le signe est repérable, il consiste à aller frapper à la porte de quelqu'un ; mais la plupart des signes que l'on fait n'ont pas cette netteté si bien que les appels que nous nous adressons les uns aux autres se situent, la plupart du temps, dans le registre de l'à peine perceptible. Ce sont des signes qui seront relevés par l'autre s'il le veut, et sans qu'on puisse dire clairement « je t'ai fait signe ». Je crois que c'est là une manière de respecter vraiment la liberté de l'autre : celui-ci peut ne pas même voir qu'un signe lui a été fait.

Quoi qu'il en soit, je crois que ce phénomène d'appel est fondamental et qu'il n'y a pas de sujet qui puisse venir au monde sans y être appelé de cette manière-là. Et vous voyez qu'ici on touche une question très délicate : seuls des acteurs, des êtres libres sont capables de faire entendre quelque chose de cet ordre, qui ne peut en aucun cas s'opérer en service commandé ni se réduire à une fonction : seul un sujet libre peut appeler un autre sujet à la liberté d'advenir à lui-même. Cependant, on peut se demander à quoi pouvons-nous nous rendre attentifs, dans notre manière de nous organiser pour vivre ensemble, pour que ce genre d'appel puisse être formulé et entendu et qu'il ne soit pas étouffé mais qu'au contraire, il ait une chance de faire son chemin et de trouver ses destinataires ? C'est une question fondamentale pour une société ; car si par malheur nous perdions cette aptitude à appeler des fils, des filles, des frères, des sœurs, des proches et des lointains, c'en

serait fini de l'aventure humaine.

Deuxième remarque au sujet de cet extrait : Armand met cette attitude d'appel en écho avec une phrase de la bible, une citation d'Isaïe (43,4), dans laquelle Dieu s'adresse à son peuple pour dire le type de relation qu'il vit avec lui. En fait, il s'agit de l'alliance. C'est en se référant à l'alliance biblique – un type de rapport quand même bien particulier – qu'Armand trouve de quoi expliciter son attitude. Je reviendrai là-dessus tout à l'heure, car nous touchons ici, je crois, quelque chose d'important.

Dernier point sur cette même question. Cette manière discrète d'appeler l'autre à la liberté d'être soi peut amener à vivre des choses vraiment éprouvantes, notamment quand celui-ci ne semble pas pouvoir ou vouloir sortir de logiques qui le détruisent. Pascale le dit ainsi :

« Une expérience compliquée, c'est quand on est face à des gens qui travaillent contre eux-mêmes avec une persistance qui est parfois décourageante. Voilà. Ça c'est vraiment très dur, de voir des gens qui avancent, qui reculent, qui avancent, qui reculent (...). C'est vrai que ça nous ébranle sur notre tolérance à la liberté qu'a l'autre de se détruire. C'est là que j'ai pu avoir des mésententes avec des gens de l'équipe. Je ne me réjouis évidemment pas quand des gens se détruisent, mais il y a une part de liberté et je ne sais pas dans quelle mesure on doit vouloir tout le temps contre l'autre. C'est très compliqué, ça pose de vraies questions... »

L'attitude d'appel dont je parlais ne consiste pas, on en a ici un autre exemple, à se substituer à l'autre ; elle fait seulement entendre quelque chose comme un « si tu veux » et, cela, avant tout par l'engagement d'une présence à l'autre. Et quand l'autre ne sort pas des cercles qui l'entraînent vers la mort, c'est évidemment très douloureux.

### c) Quels fruits ?

Quels sont les fruits de ces expériences de convivialité ? D'abord, on peut dire que ça a une certaine efficacité en matière d'insertion sociale. Sur les 21 personnes en précarité qui ont résidé à Valgiros au cours des cinq dernières années, 14 en sont sorties, parmi celles-ci, 6 ont pu vivre une stabilisation, et 8 une insertion (par le travail ou une formation)<sup>14</sup>. Ici on retrouve un trait que je signalais en commençant : ce genre de pratique complète très bien les dispositifs sociaux car ils créent un tissu conjonctif qui aidera une personne en parcours de réinsertion à vivre les passages difficiles. Mais aussitôt on doit ajouter que ça ne marche que si, précisément, l'efficacité n'est pas l'unique but, mais que la visée est de l'ordre de l'amitié ou de liens de proximité.

En ce qui concerne l'amitié, justement, l'APA et Valgiros sont une belle école pour découvrir que celle-ci ne se commande pas (expression de François). On peut s'y disposer, la désirer mais en aucun cas la forcer. Du coup, quand elle vient, elle peut être reçue comme un cadeau.

Un troisième fruit, très concret, m'a été signalé par une personne accueillie à l'APA : Guy. Il souligne que lorsque quelqu'un arrive, on voit tout de suite s'il a eu une expérience de vie en collectivité ou pas. Il ajoutait avec un brin d'humour : « ceux qui en ont déjà expérience, ils commencent par se taire ». Autrement dit, il s'agit aussi de lieux où l'on apprend à vivre au sein d'un groupe et à écouter avant de parler.

Un dernier fruit, peut-être le plus précieux : presque toutes les personnes interrogées signalent que l'expérience les a fait bouger à la fois sur le regard porté sur les autres (on devient beaucoup plus bienveillant), et sur elles-mêmes : la vie avec d'autres personnes, notamment quand elles sont blessées, peut aider à reconnaître et accepter ses propres limites et faiblesses. François l'exprime ainsi :

« On peut se rendre compte qu'on a des fermetures et qu'on n'est pas prêt à ouvrir, qu'on n'est pas prêt à tout donner, à tout sacrifier. Si on est dans le détachement complet, c'est génial ; au fur et à mesure qu'on voit les choses arriver, on les offre. Mais bon c'est facile à dire. Admettre qu'en soi on a des fermetures (plus que des fragilités, car ça, ça

---

14 Source : site internet de Valgiros, consulté le 8 septembre 2016.

dépend des gens), c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile. Certains considèrent que s'ils se protègent, ils ne vont pas tout donner et donc, que ce sera faux. Et là, on nous explique clairement que se respecter soi-même et se protéger, c'est aussi avoir un rapport sain à l'autre. »

François, avec beaucoup de finesse, distingue entre fragilités et fermetures. Je comprends ses propos au sens où les fragilités sont pour nous comme des traits de tempérament, elles viennent de notre histoire et l'on n'y peut pas grand chose. Les fermetures, en revanche, sont davantage liées à notre liberté. Je devrais donc pouvoir plus facilement, en principe, devenir moins fermé (alors que j'ai beaucoup moins de prise sur mes fragilités). Or, François reconnaît qu'il n'est pas facile non plus de lever ces fermetures. Vivre avec d'autres peut m'amener à reconnaître que je reste, bien malgré moi, largement en deçà de l'idéal éthique que je pensais pouvoir vivre. Quand cela advient dans un climat de bienveillance, on peut admettre lucidement et tranquillement que l'on reste fermé, et qu'on ne peut passer par-dessus en forçant. L'accueil des autres me permet de m'accueillir moi-même, ou plutôt, d'accueillir en moi ce qui reste fermé et que je n'ai, en général, pas du tout envie de reconnaître. Traduit dans les termes de notre session : l'hospitalité de l'autre me permet d'accepter ma propre inhospitalité, laquelle joue aussi vis-à-vis de moi-même. Traduit en termes théologiques : je ne peux me disposer tout entier aux autres et à Dieu, par mes seules forces. Pour vivre cette ouverture sans reste, j'ai besoin d'un autre qui m'y conduise (on pourrait ici parler de salut). Certes, l'humanité n'est pas, par nature, inapte à l'hospitalité – elle est capable de sainteté – mais ce qui est certain, c'est qu'on n'y arrive pas tout seul.

### **3- Qu'apprend-on sur l'hospitalité à partir de ces expériences ?**

#### **a) Les ingrédients pour contribuer à une « hospitalité délicate »**

Dans le cas des associations de type APA, Valgiros, Welcome, Hiver solidaire, on a affaire à ce qu'on pourrait appeler une hospitalité délicate. On sait à l'avance que l'exercice ne sera pas très facile, du fait notamment de la grande différence d'horizon et d'histoire entre les protagonistes, et également parce que certains d'entre eux sont des hommes ou des femmes profondément blessés, ce qui rend parfois les relations déroutantes. Voici cependant quelques éléments repérés à partir de ces expériences, qui indiquent ce qui peut favoriser l'accueil mutuel et la rencontre (je relève 5 éléments) :

- Ces projets ont en commun d'*énoncer une visée* tout en la déclinant de manière soft, laissant aux différents protagonistes un vrai espace de liberté. La visée c'est qu'une vraie rencontre puisse avoir lieu même si, en même temps, on a conscience de sa difficulté et de ce qu'elle ne peut se commander. Ce travail d'explicitation d'une visée permet à la fois, je crois, de mobiliser les acteurs et de leur indiquer que la rencontre, l'accueil, sont en eux-mêmes une tâche qui demandera de l'énergie, passera par des ratés, des tensions. En se proposant ainsi d'ouvrir des lieux pour une hospitalité délicate, un défi est en quelque sorte lancé, qui sollicite les ressorts profonds de l'humanité : de quoi sommes nous capables ensemble ? Cette question de l'explicitation de la visée est importante. Peut-il y avoir hospitalité sans qu'on exprime le désir d'un accueil et d'une rencontre (manière de signifier qu'une liberté s'engage) ? Et quand des problèmes surgiront de telles paroles aideront à reconnaître la difficulté, à la nommer, aidant ainsi à la dépasser.
- 2e élément : l'hospitalité a besoin d'un cadre et d'une loi ; le cadre ici, ce sont les maisons, mais aussi la vie associative qui accompagne ces projets, ce sont également des fonctions comme celle du responsable de maison ou du tuteur dans le cadre de Welcome. La loi, quant à elle, permet d'expliciter des contraintes, qui correspondent parfois à des choses utiles (prendre son tour de cuisine, faire le ménage par ex.) ou bien ont une fonction symbolique importante (participer au repas communautaire chaque semaine par ex.). Elle



s'applique à la fois envers les accueillis et envers les accueillants, même si elle se module différemment selon leur situation respective. Le rôle de la loi, ici, est, il me semble, d'*ouvrir un espace dans lequel les uns ne peuvent disparaître aux yeux des autres*<sup>15</sup> (« Cette discipline c'est aussi une façon de se fréquenter, de ne pas vivre indifférents les uns par rapport aux autres », disait Benoît) et, à partir de là, d'une manière que personne ne maîtrise, la rencontre peut avoir lieu (mais elle peut aussi ne pas se produire). Le rôle de la loi est de préserver cette possibilité. Et si elle n'est pas respectée, on peut envisager de mettre fin à l'expérience.

Mais alors, l'hospitalité est-elle *conditionnelle ou inconditionnelle*<sup>16</sup> ? Je crois qu'on ne doit pas avoir peur de dire qu'une expérience d'hospitalité garde toujours un aspect conditionnel (elle se réfère toujours à une loi sans laquelle, en fait, la rencontre restera extrêmement précaire, directement soumise aux humeurs des protagonistes ; la première fonction de la loi, étant, comme on vient de le voir, de préserver l'ouverture d'un espace où se retrouver). Mais en même temps l'hospitalité a quelque chose d'inconditionnel. C'est-à-dire que ce projet de rencontre a comme présupposé que l'autre est « rencontrable », et cela, c'est un présupposé, c'est-à-dire que lui n'est pas soumis à conditions (on pourrait le formuler aussi en disant : l'autre est un être humain, ou bien, c'est un frère). Autrement dit, l'hospitalité ne peut éviter d'être conditionnelle, mais elle repose sur un fond plus large qui, lui, obéit à une logique de non-conditionalité. Traduction concrète dans le cas de l'APA : une personne qui ne parvient pas à trouver sa place dans une colocation est soit déplacée dans une autre, en espérant que ça aille mieux, soit on est obligé de renoncer à la forme « colocation », mais on ne la laisse pas tomber pour autant. A l'échelle d'une colocation, oui, l'hospitalité est conditionnelle, mais à l'échelle de l'association dans son ensemble, on fera vraiment tout ce qu'on pourra pour ne laisser tomber personne. Là, il y a un non conditionnel qui s'exprime. Ici l'on voit que conditionalité et non conditionalité ne s'excluent pas mutuellement. Ça peut paraître curieux, mais l'exemple de l'éducation des enfants l'illustre très bien (on ne cesse de passer avec eux de petits contrats – conditionnels –, mais le lien de filiation, lui, – inconditionnel – est le présupposé intangible au sein duquel ces contrats prennent place). En fait je pense que *c'est précisément le rapport du contractuel et du non conditionnel qui fait grandir un sujet et le met en genèse*<sup>17</sup>. Nous avons besoin des deux pour faire notre chemin. Mais le non conditionnel est l'élément primordial, et le contractuel est quant à lui, un moyen (un « pédagogue » comme dit Paul au sujet de la loi, Ga. 3, 24-25).

- 3e élément : l'hospitalité suppose un *climat de bienveillance*, c'est-à-dire de suspension des jugements spontanés, pour se laisser étonner par l'autre, apprendre à le connaître et s'approprier avec lui. Ce climat de bienveillance passe nécessairement par l'engagement d'acteurs. On ne peut compter uniquement sur la loi ou sur des dispositifs pour qu'il naisse et se développe. Mais en même temps, les dispositifs, évidemment, vont soit favoriser la diffusion d'un climat de bienveillance, soit la réduire (par exemple, le fait qu'on prévoie de manger ensemble ou bien chacun pour soi : ça ne produira pas du tout le même effet). Ici, il y aurait place pour une réflexion sur le rapport entre engagement des acteurs et cadre

---

15 Guillaume Le Blanc a analysé dans *L'invisibilité sociale* (Puf, coll. « Pratiques théoriques » Paris, 2009) le phénomène qui conduit à « ne plus être perçu comme membre du genre humain » (p. 32) et qui revient à devenir invisible. A l'inverse, en suivant l'intuition de l'APA ou de Valgiros, on pourrait dire que tout ce qui nous redonne les uns aux autres comme amis possibles, est un antidote puissant à cette mort sociale.

16 Nous retrouvons ici une des questions centrales de la session. Elle a été thématisée notamment par Derrida lorsqu'il évoque l'aporie, voire l'antinomie de l'hospitalité qui, d'un côté – en tant que *la loi de l'hospitalité* –, est inconditionnelle, et de l'autre – en tant que *les lois de l'hospitalité* – conditionne l'accueil de l'étranger au respect d'un certain nombre de règles. Ce point est résumé par Christoph Theobald dans *Le Christianisme comme style*, Cerf, coll. « Cogitatio Fidei », Paris 2007, p. 60-61, note 2.

17 D'où l'importance du jeu dans la croissance du sujet, car il est capable d'associer sécurité d'un lien primordial jamais remis en cause et l'obligation de respecter des règles qui introduisent l'élément de conditionalité. Voir Winnicott, *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, Gallimard, coll. Nrf, Paris 1975 (éd. or. 1971)

institutionnel : pour le dire brièvement l'institution joue – ou pas, selon ce qu'elle est et ce qu'on en fait – comme médiation vivante qui à la fois garde mémoire des projets de ceux qui nous ont précédés et permet que les engagements des acteurs soient à la fois portés, accueillis, et audibles<sup>18</sup>.

- 4e élément : l'hospitalité n'est pas un projet total. Je veux dire : l'hospitalité ne doit jamais prétendre prendre en charge la vie des protagonistes dans toutes ses dimensions. Dans le cas de l'APA et de Valgiros, ce point est symbolisé par le respect de la chambre individuelle : personne ne peut venir faire intrusion dans la chambre d'un autre. Pascale, de Valgiros, disait même : « ça c'est très important ; quand on est dans sa chambre, on se sent vraiment dans sa bulle ». Plus largement on pourrait dire : *une hospitalité vraiment respectueuse ouvre un espace pour la liberté de l'hôte* ; pour qu'il trouve ses marques, sa place, sa manière d'être, sans lui imposer a priori une conduite qu'il devrait suivre en tous points. Alors seulement, l'hospitalité permettra un événement de rencontre qui sera également un événement de genèse, dans lequel les protagonistes pourront se découvrir autrement, naître à un nouveau visage d'eux-mêmes<sup>19</sup>. En ce sens, l'espace ouvert par l'hospitalité n'est pas d'abord un jeu de contraintes (même subtiles), mais un vrai espace de liberté. C'est l'ouverture de cet espace qui est chargé de faire signe à l'hôte, qui, comme on l'a vu, émet envers lui un appel ; appel discret mais insistant, appel à oser être soi-même dans cet espace ouvert.
- 5e élément : faire l'expérience de l'hospitalité c'est aussi éprouver ses limites dans l'accueil. Ici, je reviens sur ce que disait François au sujet de la reconnaissance de ses propres fermetures (et pas seulement fragilités). Accueillir de manière lucide suppose non seulement de prendre en compte ses limites et fragilités (contre lesquelles on ne peut pas grand chose), mais également ses difficultés à vivre l'ouverture, parfois difficilement surpassables. Ici, ce qui me semble crucial, c'est précisément le travail de *reconnaissance de ces fermetures* ; tant que celles-ci ne sont pas reconnues, elles œuvrent en secret et poussent à mettre en avant des tas de raisons pour ne pas accueillir, qui sont en général fausses ; mais, les ayant reconnues, on peut les travailler, notamment en distinguant d'une part, ce qui est de l'ordre du fantasme, de la peur, qui peuvent plus facilement être levés (en général, la rencontre avec l'autre suffit à dissiper la peur) et d'autre part, ce qui relève de fermetures plus profondes, sur lesquelles on a moins de prise.

## b) Quels effets possibles dans l'espace public ?

Quels effets ce genre d'initiative peut-il avoir dans l'espace public ? Je reviens sur la thèse avancée en introduction : de telles initiatives sont une contribution possible aujourd'hui, de la part d'acteurs marqués par la tradition chrétienne, à la question du vivre ensemble et de l'agir ensemble.

Certes les projets évoqués ici ne touchent que quelques dizaines, voire quelques centaines de personnes. Il s'agit donc de gouttes d'eau. Même si l'on suppose qu'elles continuent de se développer, on ne résoudra pas ainsi des problèmes massifs qui concernent des centaines de milliers de personnes.

Mais l'effet de ces initiatives est avant tout de l'ordre du *signe*. C'est la démonstration, non par le discours, mais par l'expérience qu'il est possible de vivre côte à côte de personnes qui, sinon, pourraient faire peur (être rejetées du côté du monstre). Et ce message passe très bien dans les médias. On l'a vu au moment où la photo du corps sans vie du petit Aylan a été publiée ; cela a

18 Je renvoie ici à la réflexion de Myriam Revault d'Allonnes, dans *Le pouvoir des commencements, Essai sur l'autorité*, (Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2006) où, dans sa partie finale, elle présente, en s'appuyant sur la réflexion de Merleau Ponty, l'institution comme médiation vivante, condition et garantie de notre appartenance à un même monde (p. 247)

19 Christoph Theobald associe étroitement l'hospitalité offerte par le Christ à la possibilité pour ses interlocuteurs de découvrir leur propre identité. Cf. *Le christianisme comme style, op. cit.*, p. 61-63.

provoqué une grosse vague d'émotion et les médias se sont beaucoup intéressés au programme *Welcome* ; de même après le mot malheureux de Cécile Duflot<sup>20</sup>, les médias ont mis un coup de projecteur sur les initiatives de type *Hiver Solidaire* ou *APA*.

Le premier effet produit dans l'espace public, est, je crois, de mettre en question les images que nous avons des demandeurs d'asile, des personnes à la rue, etc. Les fantasmes et les peurs sont dégonflées quand on voit quelqu'un à qui l'on peut facilement s'identifier, témoigner de l'amitié qu'il vit avec de telles personnes. Nos imaginaires sont ici mis en question<sup>21</sup>.

On peut aller cependant un peu plus loin. Les vagues d'émotion suscitées par des images de personnes en détresse retombent quand on ne parvient pas, à partir de celles-ci, à articuler un projet. Ce que font ces vagues d'émotion, c'est de *révéler, chez le grand nombre, une disposition à accueillir* celui qui est menacé dans sa vie ou sa dignité. Mais si l'on n'offre à cette disposition aucune perspective pour passer à l'action, elle retourne bien vite à l'enfouissement dont elle était sortie. Ce type d'initiatives comme l'*APA*, *Valgiros*, ou *Welcome*, indiquent des chemins d'action possibles ; elles sont, de ce fait, contagieuses, elles donnent envie d'essayer quelque chose de semblable (c'est peut-être cela qui explique d'ailleurs, leur multiplication en l'espace de quelques années). Voici donc un 2e effet possible dans l'espace public.

A partir de là, on peut je crois envisager un 3e effet ; c'est que ce type d'initiative peut aider à une prise de conscience, de la part d'acteurs de la vie politique, qu'il y a là, dans la population, des énergies prêtes à se manifester. Comme acteurs politiques, ils ont ce pouvoir, certes fragile, mais non négligeable, de *faire cristalliser des aspirations latentes pour en faire un projet politique*. Il me semble que c'est ce qu'a tenté Angela Merkel quand elle a dit oui pour ouvrir les frontières de l'Allemagne à des centaines de milliers de réfugiés (« *Wir schaffen das* »). Elle pouvait, pour cela, s'appuyer sur une longue expérience d'accueil de réfugiés dans son pays et sur la disponibilité de beaucoup d'acteurs institutionnels – notamment les Eglises – pour agir sur le terrain.

Parenthèse : on voit au passage s'esquisser une figure du responsable politique : celui (ou celle) qui, à partir d'initiatives qui sont lues comme autant de signes, indique des possibles et, ce faisant, permet la cristallisation d'aspirations qui, sinon, resteraient à l'état latent. Bien souvent, les acteurs de la politique se présentent en disant : « ne bougez pas, je m'occupe de tout ! ». Attitude très déresponsabilisante, qui en retour entraîne déception et critiques acerbes. Des initiatives comme l'*APA*, *Welcome* ou *Hiver solidaire*, invitent au contraire les politiques à se mettre dans la posture de ceux qui appellent, tout à l'opposé de celui qui se présente comme acteur omnipotent. C'est une posture plus modeste, mais en réalité, capable d'ambitions politiques bien plus amples<sup>22</sup>.

A ce premier grand point, qui débouche sur l'évocation de cet autre style possible en politique, on peut en ajouter un deuxième, qui travaille, lui, davantage nos *représentations de la vie ensemble*. On se représente parfois l'espace de nos relations comme un espace neutre, en fait, un vide dans lequel des acteurs vont pouvoir se risquer, se révéler, se montrer aux yeux des autres. L'espace de nos relations, dans cette perspective, est un peu comme une piste de danse : un espace vide qui autorise nos mouvements.

Il me semble qu'à travers les initiatives dont il a été question, une autre vision de l'espace est

---

20 Dans *Le Parisien* du 3 décembre 2012 elle déclarait avoir écrit à l'archevêché de Paris pour réquisitionner les bâtiments vides de l'Église. Il s'en était suivi un petit tollé, ainsi qu'un beau coup de projecteur, notamment, sur l'opération *Hiver solidaire*.

21 On pourrait rapprocher cela de ce qu'écrit Boris Cyrulnik quand il fait remarquer qu'en France et en Hollande, l'obligation du port de l'étoile jaune a « volé au secours des juifs », dès lors que reconnus comme voisins ou gens ordinaires, ils ne pouvaient plus être le support de fantasmes persécutifs. *Sauve-toi la vie t'appelle*, Odile Jacob, poche, 2014 (éd. or. 2012) p. 282-283.

22 Dans l'histoire récente de la France, la figure paradigmatique de cette posture serait celle de « L'appel du 18 juin » du Général de Gaulle. Le discours de Luther King *I have a dream*, participe également au genre de l'appel (qui a en outre la tonalité d'une promesse). A noter également que dans les *Exercices* d'Ignace de Loyola, le leader politique est présenté essentiellement comme quelqu'un qui appelle à participer à son combat (cf. *L'appel du roi temporel, Exercices*, 91-100)

promue qui se refuse à voir celui-ci comme un terrain neutre, c'est-à-dire inerte et silencieux, destiné seulement à être le cadre de nos gestes et paroles. Car une telle vision suppose que les acteurs interviennent en étant tout équipés de discours et de capacités. Qu'en est-il alors de ceux dont les gestes ou les expressions ne sont pas ajustés à ce qui se pratique habituellement ? Eh bien, c'est tant pis pour eux et ils risquent fort de n'être pas du tout pris en compte.

Les initiatives dont j'ai rendu compte voient autrement l'espace des relations : c'est un espace organisé par une loi qui a pour objectif d'interdire que les uns disparaissent aux yeux des autres. Et c'est un espace qui, de mille manières, fait entendre un appel – qui passe nécessairement par la liberté et l'engagement de ceux qui habitent cet espace. Un appel qui fait entendre à chacun quelque chose comme : « on compte sur toi, tu ne nous as pas tout montré de toi, on t'attend ». Ici, la métaphore pour penser un tel espace relationnel, ce n'est pas la piste de danse, mais la danse elle-même, notamment ces danses collectives qui invitent chacun à entrer dans le jeu<sup>23</sup>. Il y a là, sans doute, une manière de penser la vie ensemble ainsi que l'espace public.

### c) Une contribution des Églises à la question du vivre ensemble

C'est à partir de là que l'on peut revenir à la question que je mentionnais en fin d'introduction : en quoi peut consister la contribution que les Églises apportent aux questions sensibles du vivre ensemble et de l'agir ensemble ? Je crois que c'est en soutenant ce genre d'expérience qu'elles font signe, plus que par des discours et des déclarations (encore que celles-ci soient indispensables, bien entendu ; mais on ne peut se reposer uniquement sur elles). Une organisation comme *L'Arche* de Jean Vanier fait signe de cette manière depuis plus de 50 ans, en indiquant une manière possible, heureuse, de vivre avec les personnes marquées par de gros handicaps ; et je pense que cette possibilité est là, présente désormais dans nos consciences, si bien que le regard sur le handicap a changé (bien sûr, pas du seul fait de *L'Arche* mais le geste posé était si fort qu'il a sans doute plus pesé que toutes les recommandations éthiques)<sup>24</sup>. De même avec *l'APA* et *Valgiros*, pour des personnes à la rue ; de même pour *Welcome* pour des demandeurs d'asile ; etc.

C'est un mode d'agir particulier ; bien différent par exemple de celui qu'a représenté la « Manif pour tous ». Ici, c'est une intervention qui ouvre des lieux de vie, où personne ne peut être donneur de leçon mais où chacun est déplacé, amené, avec douceur, à se reconnaître un parmi d'autres, un qui se reçoit des autres. Ce sont des lieux qui, ce faisant, soulignent que la vie ensemble est précieuse, fragile, qu'il vaut la peine d'en prendre soin et qu'au final, cela se reçoit et peut se partager.

Il s'agit donc de contributions très importantes, une vraie proposition de sens, mais qui ne se présentent pas d'abord sous forme de convictions à défendre ou à promouvoir. J'y vois une manière très juste pour les Églises d'apporter leur contribution à la vie ensemble, par des gestes, des attitudes, des projets, qui symbolisent des possibles encore peu explorés, et qui, du coup, peuvent faire signe, peuvent faire l'effet de promesses pour beaucoup sans que personne ne se sente agressé ou jugé.

### d) Une manière de faire entendre la Bonne Nouvelle du Ressuscité

L'élément principal mis en relief par les initiatives ici décrites touche au rapport entre non conditionalité de l'accueil et nécessité de passer contrat. Le réflexe que nous avons tous en partage est de se replier sur des logiques contractuelles qui ont l'avantage de nous sécuriser, car alors on sait déjà ce qui adviendra si ça ne marche pas : nous nous séparerons sans plus. A travers ce qu'on vient de voir, il apparaît que des chrétiens se montrent sensibles à des formes de convivialité qui,

23 On pourrait rapprocher cette image de ce que dit Hannah Arendt de l'agir humain comme jeu d'adresses entre les humains qui déploie un médium d'où pourra naître une histoire. Cf. *Condition de l'homme moderne*, « Le réseau des relations et des histoires jouées », Calmann-Lévy, Paris 1983 (éd. or. 1958), p. 204-211.

24 En témoigne par exemple le livre, écrit à deux voix, de Julia Kristeva et Jean Vanier, *Leur regard perce nos ombres*, Fayard, Paris, 2011.

dans leur manière de passer contrat, font entendre en même temps un non-conditionnel. Et ils cherchent à lui donner la première place. Je pense que s'ils sont sensibles à cet aspect, c'est que cela touche nos fibres profondes qui trouvent ici une manière de s'exprimer au grand jour. C'est que nous croyons en un Dieu qui fait alliance, qui s'engage dans la durée, vis-à-vis d'un peuple à la tête dure. En fréquentant la Bible, nous découvrons ici une structure primordiale qui, à la fois, appelle à la vie et à la liberté. Nous avons découvert le visage de Dieu dans une histoire d'alliance, c'est-à-dire, dans un engagement sans condition préalable, de sa part, vis-à-vis de nous. Nous en connaissons les harmoniques : c'est une relation qui à la fois appelle et rend libre, qui se propose pour toujours, qui ne se résigne jamais à la non réponse de l'autre, qui pardonne, et qui ouvre à une histoire. Je ne dis pas que nous pouvons telle quelle, reproduire cette logique d'alliance dans notre existence car nous ne sommes pas Dieu. C'est pourquoi nous ne pourrions jamais passer par-dessus les relations contractuelles. Mais ce que nous pouvons faire, c'est donner plus de force, plus de vigueur aux logiques d'alliance, de façon au moins à ne jamais nous résigner au pur contractuel. Et cela, dans toute la gamme de nos actions<sup>25</sup>.

Nous pouvons bien sûr, rendre compte de cette attitude à partir du souci des droits de l'homme ou du respect de la dignité des êtres humains. On peut tout à fait s'en tenir à cette lecture. Mais les croyants y reconnaîtront autre chose car ici se font entendre les tonalités fondamentales de la révélation, celles de l'alliance.

Voilà une manière très concrète de donner à pressentir quelque chose du visage de Dieu. Bien entendu, de ces logiques d'alliance, nous n'avons pas le monopole : beaucoup d'autres acteurs non chrétiens et bien des organisations qui n'ont rien à voir avec l'Église, portent cette logique, et en donnent de très belles expressions. Mais ce à quoi l'Église ne pourra jamais renoncer, c'est de reconnaître en ces logiques quelque chose du visage du Christ qui se livre à nous. Son rôle est d'oser le nommer, de signaler que oui, là, elle reconnaît le passage de son Seigneur, et que pour elle, l'accueil de l'enfant, de l'étranger et de celui qui est en souffrance, est un rendez-vous avec Lui. Mais cela, encore une fois, elle le fera, bien mieux que par des mots, par des manières, pour elle-même de se risquer dans le champs social, et c'est précisément ce que font ces bénévoles de l'APA, de *Valgiros*, de *Welcome*, de *Hiver solidaire*, et bien d'autres encore.

A ce premier point il faudrait en ajouter un second : on vient de voir que l'hospitalité est impensable sans l'alliance, sans quoi elle risque toujours de rester une disposition à l'accueil et à la bienveillance, mais qui ne tisse rien, qui se construit rien et n'engage pas une histoire. Pour être tout à fait précis, on doit ajouter que l'hospitalité, de son côté, précise de quel type d'alliance il s'agit : non pas un lien qui nous demeurerait extérieur, mais qui passe par l'ouverture à l'autre de son lieu de vie, de son espace intérieur. Certes, avec prudence, sans faire violence ni rien brusquer ; mais l'alliance, dans le Nouveau Testament, débouche bien sur ces paroles du Christ « que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi, qu'ils soient en nous eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 21). La relation qui unit le Père et le Fils, désormais, se partage aux hommes et colore les rapports des croyants entre eux. Il s'agit bien d'une sorte de co-appartenance, qui à la fois ne détruit pas le singulier, et en même temps l'invite à reconnaître comment son existence est tissée à celle des autres. Nous avons ici une belle piste pour réfléchir à la communion des saints, à ce phénomène étonnant, selon lequel le salut de tous passe aussi par celui de chacun.

A ce propos, simplement une citation de Joseph Moingt qui ici, part de la résurrection : « (...) la résurrection ne se réduit pas à l'individualité du moi, elle s'étend à la totalité des relations aux autres, non en tant qu'elles ont le moi pour substrat, mais en tant qu'elles visent la constitution d'une communauté dans laquelle chacun partage l'existence des autres, en telle manière donc que

---

25 Je me permets de renvoyer à la réflexion que j'ai déjà esquissée sur ces questions, notamment « L'Alliance, ce lien qui libère », dans *Une foi qui change le monde* (Bayard, Paris, 2013, p. 99-115) et « L'alliance biblique, une figure de l'insertion du don au sein des rapports humains », dans N. Geneste et M.C. Monnoyer, *Culture du don : Utopie ou réalisme prophétique ?* Lethielleux, 2014.

chacun ressuscite dans son être avec et pour les autres, pas seulement par l'acte d'exister en soi et pour soi, mais tout autant de vivre sa vie en communion avec celle des autres, de telle sorte encore que chacun ressuscite par l'acte de communiquer aux autres l'énergie de la vie nouvelle dans le Christ et de bénéficier de la leur<sup>26</sup> »

\*

Quand des personnes se risquent à vivre avec d'autres qui, dans un autre contexte, pourraient faire peur, quand elles s'accueillent mutuellement dans une certaine durée, alors, elles donnent à entendre que la vie se reçoit de ces échanges dans lesquels nous nous retrouvons, bien souvent, tout à fait démunis, mais où, de manière étonnante et non programmée, quelque chose se passe qui permet à chacun de se risquer aux autres. Ce qui est rendu sensible, c'est la puissance d'un appel, qui passe par chacun mais nous dépasse tous. Le croyant y reconnaît l'œuvre de Dieu et il partage quelque chose de Lui sans alors se mettre dans la position du propriétaire. On pourrait dire : Dieu lui échappe (de même que l'on dit, dans une conversation : « excusez moi, ça m'a échappé ! »). L'hospitalité est sans doute aujourd'hui une des meilleures manières de laisser Dieu nous échapper.

Etienne Grieu

---

26 Joseph Moingt, *Dieu qui vient à l'homme – II, De l'apparition à la naissance de Dieu 2*, Paris, Cerf, 2007, p. 1077